

Première partie

1

La lettre est tombée du ciel un jour d'avril 1995, il y a guère plus d'un an. J'étais dans mon bureau en train d'écrire un article sur les Beurs de la cité de l'Abreuvoir à Bobigny où je venais de passer une semaine à déambuler, à m'entretenir avec les jeunes qui m'avaient d'abord regardé avec beaucoup de méfiance, comme si j'étais un envoyé du diable ou de Pasqua, avec aussi des commerçants du quartier, des responsables d'associations et des enseignants. Tandis que je repensais à la conversation que j'avais eue avec trois adolescents bavards, deux garçons à la tignasse noire et crépue et une fille d'une quinzaine d'année dont les longs cheveux, étrangement soyeux, étaient moins sombres que ceux de ses Camarades, je m'étais arrêté d'écrire et fixais l'écran de mon ordinateur, revoyant cette gamine aux grands yeux noirs qui me dévisageait tristement comme si elle attendait de moi un cadeau ou un compliment. Au moment même où la page de mon texte disparaissait, remplacée par des poissons automates qui traversaient l'écran, happant quelques congénères en passant, ma femme est entrée dans mon bureau en tenant à la main une feuille de papier pliée en deux et un peu jaunie sur laquelle courait une écriture violacée plutôt penchée :

« Regarde ce que je viens de trouver !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une lettre datée, tiens-toi bien, du 23 avril 1962, et signée 'maman'.

— Fais voir ça.

— Tu ne devrais pas rester enfermé par ce temps-là », me dit-elle en me tendant la lettre.

Elle avait raison : j'étais tellement absorbé par la rédaction de mon article et par le souvenir de mon passage à Bobigny, que je ne m'étais même pas rendu compte que la brume s'était levée, démasquant le mur d'en face et ses trois fenêtres aveugles ; le soleil s'étirait paresseusement en travers de notre minuscule carré de gazon, donnant un semblant d'éclat aux dernières jonquilles de la saison.

« Où as-tu trouvé ça ? » demandai-je en dépliant la feuille et en lisant la formule finale : « Je t'embrasse très fort, Maman. » Ce n'était pas l'écriture de ma mère, pourtant.

« Elle est tombée d'un livre que je feuilletais ; *Flamenco*, un nom comme ça.

— Ah, oui, *Flamenca*. J'avais complètement oublié qu'on l'avait, » dis-je en retournant la feuille et en découvrant que la lettre n'était pas adressée à moi mais à « Mon Cher Olivier ».

« Il était à toi, pourtant... Attends, je vais le chercher. »

Olivier, ce très cher Olivier à qui il m'arrivait encore souvent de penser. Mort pour la France, avaient dit les autorités ; ils n'étaient pas allés jusqu'à lui remettre la croix de guerre à titre posthume, pourtant !

« Tiens, regarde, dit Christine qui ne s'était absentée que quelques instants. Tu as écrit ton nom à l'intérieur de la couverture. Il y a même une date, le 13 novembre 1959.

— Ce doit être le jour où je l'ai acheté. J'aimais tellement les livres à l'époque, que j'inscrivais à l'intérieur mon nom et la date où je les trouvais. Je crois me souvenir que j'ai dégoté celui-ci chez un bouquiniste près du Pont des Arts. Le professeur de littérature, à la Sorbonne, nous avait fait tout un baratin à propos de ce roman ; c'est l'œuvre d'un troubadour anonyme. Une magnifique histoire d'amour, soit dit en passant... Je croyais avoir perdu ce bouquin.

— Il était au fond d'une caisse dans la cave avec de vieilles revues d'histoire ; *Le Journal de la France*, tu te souviens ?... C'est un très joli livre ; pourquoi ne l'as-tu pas gardé dans ta bibliothèque ? »

Bonne question en effet, mais je fus incapable de lui répondre.

« Et cet Olivier, qui c'est ? reprit-elle, voyant que je me taisais.

— Le copain mort après les accords d'Évian ; je t'ai parlé de lui un jour.

— Je ne me souviens pas... C'est quand même bizarre que cette lettre ait abouti là. »

Ce n'était pas si bizarre que ça, mais, pour lors, j'avais trop hâte de prendre connaissance de cette lettre pour me répandre en explications. Elle sortit bientôt de mon bureau en hochant la tête et je me plongeai aussitôt dans la lecture de cette étrange relique d'un autre temps avec, cependant, le sentiment de commettre une indiscretion.

Grasse, le 23 avril 1962

Mon Cher Olivier,

Le gouvernement vient d'annoncer que ceux qui avaient déjà fait à ce jour douze mois sous les drapeaux allaient être renvoyés dans leurs foyers vers la fin décembre. Ça doit te concerner. Catherine ne passe pas une semaine sans demander de tes nouvelles ; tu devrais lui écrire, ça lui ferait plaisir.

Ton frère prépare ses examens d'arrache-pied. Il a hâte d'en finir et de se mettre à travailler. Est-ce que je t'ai dit que le curé Pogioli était décédé ? Il a eu une crise cardiaque un matin en se levant. Ton père a sur les bras une affaire de terroristes qui lui donne bien du souci. Quand est-ce qu'ils vont arrêter toutes ces tueries ?

Aujourd'hui, le Mistral tarabuste les palmiers, comme tu dis ; la mer est presque violette et semble toute proche. J'ai l'impression qu'il me suffirait presque de me hausser sur la pointe des pieds pour t'apercevoir de l'autre côté.

Vous avez l'air de passer malgré tout du bon temps ensemble, toi et Michel. J'ai bien aimé les photos que tu nous as envoyées, celle surtout où tu as l'air de jouer à cache-cache entre les serviettes de toilette, face à la mer.

Fais bien attention à toi, mon chéri et reviens-nous bien vite.

Je t'embrasse très fort,

Maman

Cela me faisait une drôle d'impression de lire cette lettre, vieille de plus de trente ans, et qui m'avait suivi à mon insu dans tous mes déménagements ; de retrouver là mon nom sous la plume d'une personne que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam. L'encre d'imprimerie de *Flamenca* avait légèrement déteint sur la feuille de papier à lettre, mince et presque transparent, qui semblait sur le point de se désagréger, si bien que les deux écritures par endroits se chevauchaient. La maman n'avait pas tellement de suite dans les idées mais elle soignait ses pleins et ses déliés.

23 avril ! Était-ce la dernière lettre qu'il avait reçue ? Vraisemblablement, Car Olivier était mort le 2 mai, le jour même où il devait quitter notre unité. Il ne recevait pas beaucoup de courrier mais, une fois au moins par semaine, il savait qu'il pouvait compter sur une lettre d'elle. Il l'attendait avec impatience, ne la décachetait jamais devant nous mais se retirait sur un rocher face à la mer pour la lire ; lorsqu'il revenait à la piaule, il paraissait toujours un peu mélancolique, triste même parfois. Il valait mieux ne rien lui dire à ce moment-là.

Ce livre, une édition bilingue occitan-français, m'avait été envoyé par ma mère, avec une dizaine d'autres, en novembre ou décembre 1961, moins de deux mois après notre arrivée en Algérie. M'étant plaint dans une lettre que je n'avais plus rien à lire, elle m'avait expédié tout un colis de livres pour Noël, en prenant au hasard dans ma bibliothèque encore fort restreinte à l'époque. Dans cet envoi, il y en avait plusieurs que j'avais déjà lus, dont *Flamenca*, précisément, et aussi *Gatsby le magnifique* que j'avais acheté pendant ma dernière année de lycée après en avoir étudié quelques extraits dans mon manuel d'anglais. J'avais aussitôt prêté ce dernier à Olivier, pensant qu'il lui plairait. Je ne m'étais pas trompé. Un soir après le dîner, moins d'une semaine après que j'eus reçu mon colis, il me prit à part et se mit à parler avec enthousiasme de ce roman ; il avait trouvé Nick Carraway très attachant.

« Mais ce n'est pas lui le personnage principal, lui dis-je, d'un ton moqueur.

— C'est quand même lui qui écrit et donne ses impressions !

— Il n'est que le narrateur et le témoin. Sa vie est terne en comparaison de celle de son voisin.

— Mais il s'identifie à Gatsby et aimerait partager sa vie, même s'il se montre plutôt condescendant à son égard. J'ai aussi l'impression qu'il est un peu amoureux de Daisy.

— Je ne trouve pas, mais libre à toi de le penser, » répondis-je un peu surpris de constater à quel point il s'était identifié à ce personnage.

Ce fut, je crois, le seul échange que nous eûmes à propos de ce livre. Olivier, qui avait fait des études de Droit à la Fac d'Aix-en-Provence, était peu sensible aux finesses narratives des romans qu'il lisait et avait tendance à s'identifier naïvement aux narrateurs, surtout lorsque ceux-ci écrivaient à la première personne. Dans la circonstance, il n'avait pas entièrement tort, bien sûr : Nick Carraway ne se contente pas de relater cette histoire, il s'identifie un peu à Gatsby malgré le mépris, teinté d'admiration, que lui inspirent les fêtes bien arrosées et les habits somptueux de celui-ci.

Il devait être en train de lire *Flamenca* à l'époque où il est décédé. Pourtant, je croyais me souvenir que nous avions discuté de ce roman plusieurs semaines auparavant, mais tout cela s'est passé il y a si longtemps que je peux me tromper. Si, trois ans plus tard, juste avant de me marier, je n'avais pas jeté au feu le journal intime que je rédigeais depuis l'âge de quinze ans, et dans lequel je consignais mes angoisses, mes réflexions et aussi mes souvenirs les plus marquants, je serais peut-être en mesure aujourd'hui de composer un récit plus cohérent. En l'absence de ce document, je ne puis compter que sur ma mémoire, pas toujours aussi fidèle que je le souhaiterais, pour faire la lumière sur tous ces événements.

La seule chose dont je me souviens avec précision, c'est que, quelques jours seulement après qu'on eut découvert le corps d'Olivier, le capitaine m'a chargé de rassembler ses affaires, d'en faire un paquet, et de tout expédier à sa famille. J'ai dû reprendre ce livre que je lui avais prêté, sans remarquer la présence à l'intérieur de ce signet.